

Le tempérament mélancolique

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **58 (1929)**

Heft 9

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE TEMPÉRAMENT MÉLANCOLIQUE

Depuis le romantisme, nous considérons le mélancolique comme un jeune homme à longs cheveux, gémissant, baigné de larmes, au sommet d'une colline ou bien au bord d'un lac, le soir, au coucher du soleil, ou, la nuit, sous la silencieuse clarté de la lune.

Tel n'est point le mélancolique auquel s'intéresse la psychologie. Les anciens caractérisaient ce tempérament par la prédominance du fiel ou bile noire ; c'est de l'expression grecque qui traduit « bile noire » que provient le mot : mélancolique. Les modernes, qui ont mis le système nerveux à la base de la classification des tempéraments, décrivent celui-ci comme un tempérament à réaction lente, mais durable et forte, forte en profondeur plutôt que dans l'expression extérieure.

Placez un mélancolique à côté d'un sanguin. Le sanguin paraît réagir beaucoup plus fortement, car chez lui la réaction est rapide ; elle s'extériorise en un flot de paroles et de gestes ; mais elle demeure de l'agitation superficielle. Le mélancolique, par contre, ne dit rien ; l'ébranlement pénètre lentement en lui ; mais il va jusqu'au fond. Quand le sanguin a fini de réagir, le mélancolique commence. Et, en lui, les impressions restent ; il les accumule, les nourrit, les amplifie même, si bien qu'au bout d'un certain temps son âme violemment tendue se détend en une réaction brusque. On a comparé justement l'impression chez le mélancolique à un pieu qu'on enfoncerait à coups de maillet dans un sol serré, dur et sec ; il pénètre lentement, mais plus il est profond, plus il tient ; on ne peut l'en ressortir. Cette charge lente de la sensibilité mélancolique, qui n'est pas aperçue de son entourage, mais qui explose à un moment imprévu, pour un rien souvent, doit être retenue au cours de la description que je vais tenter de ce caractère ; elle est la clef explicative de beaucoup d'actes qui étonnent chez lui.

Peu de muscles, peu de sang, visage pâle ; corps amaigri, svelte, plutôt de petite taille ; allure nerveuse et parfois fébrile (d'où le nom de nerveux qu'on lui donne souvent), d'autres fois lente et comme apathique ; force physique souvent insuffisante ; de constitution débile, donc de petite santé.

Le mélancolique est renfermé en lui-même ; il est pensif, porté à ressasser indéfiniment les mêmes idées, les mêmes souvenirs ; il revient volontiers sur le passé ; il se repaît de ce qu'il a vécu, le revit, en vibre à nouveau. Il désire comprendre mieux ce qu'il a vécu, pensé, senti ou lu ; il souhaite découvrir les mobiles secrets de ses actes ou des actes d'autrui ; il tâche de saisir les intentions cachées des gens qui ont été en contact avec lui, les raisons profondes des choses. Il analyse, compare, rapproche ; il creuse tout et travaille en profondeur.

Sa sensibilité, moins prompte que chez les sanguins, est beaucoup plus profonde. Il paraît calme et froid au premier abord, et même impassible. Mais l'impression s'enfonce jusqu'au cœur et le blesse souvent. L'injure provoque une violente colère chez le sanguin, qui s'apaise dès qu'il a réagi. Le mélancolique la laisse aller très avant, l'emprisonne en son sein, la retourne, la rumine, l'amplifie, la garde présente et douloureuse toute sa vie. Tout ébranle la sensibilité d'un mélancolique ; mais on ne le remarque pas autour de lui.

Son intelligence est en général vive, aiguë ; mais elle mûrit ses idées dans ses replis intimes ; elle produit des pensées fortes, originales ; elle sait les revêtir d'expressions précises, bien frappées. Comme le mélancolique pense avec toute sa personnalité et qu'il se renferme au dedans de lui-même pour élaborer sa pensée,

il fatigue énormément son cerveau. Le mélancolique inculte réfléchit beaucoup ; il se pose force problèmes ; mais ses méditations sont stériles, car il n'y peut trouver des solutions, ou les solutions qu'il trouve sont des utopies et des absurdités.

Retiré en lui-même, le mélancolique prête peu d'attention au monde extérieur. Pour cette raison, il n'est guère observateur, quoique ses sens ne soient pas moindres que chez les autres. Il est fort distrait ; il ne se souvient ni des événements auxquels il a assisté et peut-être pris part, ni des gens qu'il a rencontrés ; il a une fort mauvaise mémoire des figures et, en général, de tous les faits du dehors. Il oublie les parapluies et les paquets ; il manque les trains ; il ne s'entend ni en cuisine ni en vin ; à la fin des repas, il ne sait ce qu'il a mangé. Il ne prend pas garde à la mode ; sa personne est souvent négligée. Il ne voit pas les gens qu'il croise et ne les salue pas, parce qu'il ne regarde pas autour de lui, ni même devant lui. Il n'entend pas ce qu'on lui dit, ne répond qu'à demi ou répond de travers. On dit qu'il est dans la lune.

Il n'est qu'en lui-même. Il rêve, en effet, volontiers et suit longuement le développement d'une idée ou d'une imagination. Sa fantaisie est assez vive et peut se poursuivre, surtout dans l'enfance et la jeunesse, en un jeu intérieur, pendant des mois et des années. Il se forge ainsi des romans secrets, d'aventures ou de sentiments, où il s'accorde un beau rôle, tantôt de héros, tantôt de triste victime, selon l'émotion du moment. Il se dédommage au dedans de lui de son impuissance à l'action.

Sa volonté n'est point aussi faible qu'on le dit et qu'il le croit ; mais elle est intermittente et variable. Quand il est fatigué physiquement ou moralement déprimé, oui, elle est faible, et même nulle. Qu'il soit, au contraire, dispos de corps et d'âme, que la joie l'émoustille et que le sentiment s'avive, sa volonté est ardente, trépidante, nerveuse ; ceux qu'on appelle des nerveux sont presque toujours des mélancoliques ; l'état de ses nerfs domine, en effet, ses sentiments, ses attitudes et ses actions ; les influences extérieures (atmosphère, ambiance, etc.) agissent puissamment sur son système nerveux.

D'où résulte la variabilité de son caractère, selon son état physique ou émotionnel, tantôt aimable, affectueux, gai, tantôt fuyant, ombrageux, susceptible, contrariant, pessimiste.

En général, il est peu communicatif et passe pour peu sociable. Il ne parle guère à ceux qu'il ne connaît pas ; il s'ouvre difficilement à ceux qu'il connaît, même à ceux qu'il aime, en qui il a confiance. Lent, il ne trouve pas tout de suite ce qu'il faut dire ; il est embarrassé en société ; présent de corps, il est absent d'esprit, parce qu'il se retire en son monde intérieur, rêve, rumine une pensée ou un sentiment. Il se sent gauche et se croit plus gauche qu'il n'est ; cela le paralyse. Il faut qu'il surmonte d'assez grosses difficultés pour parler ; le sentiment de sa maladresse, sa lenteur à trouver l'idée, les mots, la manière et le ton, une pudeur rétractile qui s'effarouche quand il doit découvrir quelque chose de lui-même, la crainte que ce qu'il dira détonne, soit mal interprété, prête à la moquerie, tout cela le ferme. Car il sait que sa pensée est personnelle, originale, mais que, justement, elle choquera, dans la banalité, l'impersonnalité de la conversation. Par contre, s'il se trouve dans un cercle étroit d'intimes, il parle avec plaisir, il est brillant, il est même volubile, parce qu'ici rien ne l'entrave et le contraint.

Il n'est d'ailleurs pas du tout solitaire et misanthrope de nature. Il aime avec profondeur et fidélité ; il est affectueux et tendre ; mais comme il n'exté-

riorise guère son affection, on ne s'en aperçoit qu'à la longue. Il a peu d'amis, parce que bien peu réussissent à l'ouvrir, à le pénétrer, à soupçonner les trésors de son âme repliée, parce que lui-même n'accorde qu'à bien peu sa confiance et ne se montre guère tel qu'il est. Aussi son exquise sensibilité reste souvent ignorée. Le sanguin paraît en avoir plus que lui, parce que le sanguin est exubérant, tandis que le mélancolique est fermé ; le sanguin a le cœur sur la main ; le mélancolique le cache dans sa poitrine comme dans un coffre-fort. Son affection se renforce toujours plus et s'intensifie. Mais il en souffre plus qu'il n'en jouit ; il lui semble toujours qu'il n'est pas aimé en proportion de ce qu'il aime, qu'on est ingrat à son égard. Timide, emprunté, il ne sait pas dire ce qu'il sent, justement parce que ce qu'il sent est trop fort ou trop délicat ; alors il se tait, et ce silence lui est douloureux. Il paraît froid, et il ne l'est pas. On le verra bien, dans certaines circonstances, au moment du malheur de quelqu'un qu'il aime, par exemple, où, l'occasion d'agir se présentant, tout ce qu'il a dans le cœur peut franchement s'épancher.

A force de tout renfermer, de tout creuser, de tout analyser, le mélancolique en arrive à voir tout en noir ou du moins sous l'aspect triste. Le fiel, la bile noire des Grecs, est une humeur amère. Lui aussi devient facilement amer, enclin à considérer choses, gens, — et lui-même, — sous le mauvais côté. Il cherche, comme nous tous, autour de lui, en lui, ce qui peut le satisfaire. Et quand il l'a obtenu : ce n'est que cela ! s'écrie-t-il. Ses illusions tombent vite. Il reste alors douloureux, désenchanté, insatisfait des autres, de la vie et de lui-même.

Il se rend compte de ses insuffisances ; il croit qu'il est de volonté faible, qu'il est incapable d'être énergique et d'agir. Il est, en effet, peu porté vers l'action, moins par native passivité que par timidité. Il se reproche de rester inactif, il en souffre. Son inaction a pour cause d'abord la difficulté qu'il éprouve à se décider : il pèse longuement le pour et le contre ; puis il se décide d'une poussée brusque du vouloir ; à peine s'est-il déterminé qu'il se repent, qu'il se demande tout au moins s'il n'aurait pas mieux fait de se décider autrement.

Elle a pour cause ensuite la peur de la lutte contre les difficultés, la peur d'avoir à se produire au dehors, la peur aussi que la réalisation soit au-dessous de ce qu'il avait conçu. Elle a pour cause enfin, il est juste de le remarquer, son état maladif, sa faiblesse physique, et cela d'autant plus qu'il se suggestionne à force de revenir sur lui-même. Beaucoup de malades imaginaires sont des mélancoliques.

Tandis que le manque de sensibilité sert grandement un colérique pour agir et réaliser ses desseins, la sensibilité exaspérée du mélancolique l'empêche d'agir ou le porte à n'agir qu'à demi.

Quand il a entrepris une chose, il la mène rarement à bout. Il hésite, il revient sur ses décisions ; il modifie l'œuvre en cours de route. Les difficultés légères, les obstacles médiocres le découragent ou, tout au moins, le dépriment. Lent comme il est, il ne trouve pas immédiatement le joint d'une solution. L'exécution est alors ralentie ou suspendue ; il faut recommencer ou réadapter. Pour peu que les embarras augmentent ou se prolongent, surtout s'il est blessé dans sa sensibilité, il est tenté de tout laisser ; il succombe assez fréquemment à cette tentation ; il abandonne son œuvre ou la termine à la diable, pour en finir.

Le mélancolique n'est point éperonné à l'action par le désir d'arriver, de dominer, comme le colérique, ni par le besoin de sortir de lui-même et de se démener, comme le sanguin. Rien ne l'y pousse, et tout l'en détourne : sa nature qui le replie sur lui-même, son intelligence qui lui montre trop bien les raisons

opposées et le maintient en suspens, son cœur surtout, cœur écorché que tout contact avec la brutale réalité fait saigner et palpiter. Et, quand son entreprise est avortée, totalement ou à demi, le sentiment de son inadaptation devient vif et cuisant. Il en a grand'honte, se frappe beaucoup, exagère la mésestime qu'il croit que les autres ont pour lui. Il s'écarte de plus en plus de l'action, laisse d'autres arriver aux places et situations qui lui reviendraient, se retire de celles qu'il occupe et propose d'autres noms que le sien quand on lui en offre. Il refuse même sa collaboration. Tout cela, non par humilité, mais par horreur de la responsabilité, par crainte des maladresses et des échecs, ou qu'on le joue, ou qu'on l'exploite, ou qu'on ne reconnaisse pas ses talents et son dévouement.

Le mélancolique manque singulièrement de simplicité intérieure, de franchise et d'oubli de soi. Il est possédé par un orgueil intime, profond, qui produit de la susceptibilité et de l'amertume pour de mesquines anicroches. Il en résulte que les incontestables qualités du mélancolique sont souvent sous-estimées ou méconnues ; il en devient de plus en plus silencieux, solitaire et passif.

Ce tempérament, comme les autres, nous est donné à notre naissance ; il dérive immédiatement de notre constitution même ; nous ne pouvons pas plus le changer que nous pouvons changer notre cœur ou notre cerveau. Il est ce qu'il est. Nous pouvons cependant, d'une part, atténuer ses défauts, d'autre part, développer les qualités qu'il renferme ; ce sont des richesses qu'il est malaisé d'exploiter, mais nullement impossible.

A condition qu'on le comprenne. Pour qui ne le comprend pas, le mélancolique est une énigme indéchiffrable. Il en résulte, pour soi bien des tiraillements, pour lui des souffrances, des révoltes, et finalement une déformation qui risque de diminuer le rendement matériel et moral de sa vie, sinon de la compromettre.

On y parvient moyennant du flair divinateur, une inlassable bonté que rien ne rebute, une délicatesse de touche psychologique qui peut se comparer, dans l'ordre matériel, à celle du ciseleur de bijoux et du tailleur de camées.

A condition encore qu'on gagne sa confiance et qu'on l'amène à s'ouvrir, ce qui n'est pas aisé. User d'une inaltérable patience, ne rien forcer, se contenter des mots brefs, à teinte impersonnelle, qu'il veut bien dire, s'imposer à son estime par l'intelligence, la conduite exemplaire, l'amabilité joyeuse et reconfortante. Il faut toujours encourager et soutenir le mélancolique. Les durs reproches, la brusquerie, l'acrimonie, le froissent, l'abattent et le ferment. N'attendez pas qu'il prenne l'initiative de se livrer ; vous avez à prendre les devants, à lui parler avec une cordiale franchise ; montrez-lui par le fait qu'il peut plus qu'il ne pense, qu'il a tort de douter de lui-même. Aidez-le à vaincre sa timidité. Mais, par ailleurs, on peut le « gâter » à force de précautions. On doit l'amener à ce qu'il accepte avec bonne volonté les remontrances et les punitions ; à vrai dire, c'est tout un art de le gronder et de le punir sans qu'il soit blessé, de mettre dans ses reproches comme un antidote qui empêche la meurtrissure de s'envenimer.

Lorsque nous aurons obtenu confiance, nous pourrions tirer parti de l'une ou l'autre des merveilleuses qualités que ce tempérament recèle.

Et d'abord ce sont des âmes profondes ; profondes dans leur intelligence et leur pensée ; profondes dans leurs cœurs et leurs sentiments. Leurs sens sont beaucoup moins exigeants que chez d'autres. Ils sont presque toujours sobres ; leurs passions charnelles sont moins ardentes ; ils sont souvent très purs, ayant le dégoût et même l'horreur des péchés impurs. Ils aiment à se retirer en leur âme, à méditer, à réfléchir, à se nourrir de pensées fortes et belles, à les creuser, à les analyser, à en découvrir de nouveaux aspects. Comme les plaisirs mondains

les tentent peu, ils ne se dispersent et dissipent point. Ils vivent donc d'une vie personnelle et intérieure très intense, riche, variée, parfois bouillonnante, leur procurant des souffrances inconnues aux autres tempéraments, mais qu'ils aiment, des joies et des élans pareillement inconnus aux autres. Leur air passif, presque indifférent, n'est qu'une rançon d'une vie intérieure extraordinairement active. Qu'on se garde de les juger sur l'air distrait, ahuri qu'ils ont dans le monde.

De telles dispositions leur font une âme naturellement religieuse. Insatisfaits de la terre, n'ayant éprouvé des plaisirs que déceptions et des hommes que déboires, inquiets et solitaires, ils se tournent vers Dieu avec avidité et cherchent en lui ce qu'ils ne trouvent nulle part ailleurs. Leur pensée aiguë et repliée trouve dans la vérité révélée à s'alimenter, à se creuser. Leur volonté hésitante et fragile rencontre dans les sacrements et les prières, encouragement, assurance, solidité. Une direction sage et prudente est le meilleur remède à leurs indécisions, à leurs scrupules. Leur cœur enfin se remplit largement de la charité divine, et toujours douloureux, trouve dans l'union de leurs souffrances aux souffrances du Crucifié la force de les supporter. Il est salutaire à ce tempérament d'entretenir le culte vivant de la Passion du Christ, du délaissement du Jardin des Oliviers, du portement de croix, du crucifiement. Sa tentation, c'est de ne point porter ou de mal porter sa croix. Son salut consiste donc à la porter avec bonne volonté, à s'exciter à l'espérance chrétienne ; ce qu'il cherche en vain ici-bas, la justice et l'amour, il le trouvera là-haut. Qu'il écarte comme une mauvaise pensée ce qui décourage, déprime et pousse au gémissement inutile. Le sentiment de la présence intime de Dieu dans son cœur par la grâce sanctifiante lui est un doux réconfort. Son amour du silence, de la solitude, le porte tout naturellement à vivre dans l'éternel et le divin.

Il peut, à vrai dire, se faire de sa vie religieuse un petit temple égoïste, où le « moi » recueille plus d'encens que Dieu. Il peut se caresser le cœur aux douceurs de la religion. Cependant celle-ci n'est pas nécessairement sentimentale ; elle est même le plus souvent fortement pensée et réfléchie, grâce à sa capacité de méditer et d'approfondir. Tout le dogme de la Rédemption, tout le christianisme, l'invite à sortir de son étroitesse individuelle ; car il sait raisonner et conclure. On doit le diriger en ce sens et tourner en charité fraternelle sa manie de critiquer et de morigéner, qui est l'un de ses plus désagréables défauts.

On doit donc cultiver avec soin son goût pour la vie intérieure ; on doit exploiter son désenchantement du monde et de la vie, le faire monter vers Dieu ; il est capable de vivre une spiritualité singulièrement forte, solide, prenant à la fois tout son esprit et tout son cœur, mais qu'il cache avec une pudeur farouche.

Ainsi dirigé, il devient une âme bienfaisante et généreuse. Son énergie, un peu chancelante, s'appuie sur la force surnaturelle des sacrements. La peur orgueilleuse de la honte est écartée par l'humilité. Les débilités de sa santé, les meurtrissures de son cœur, sont acceptées comme une condition de son salut, comme l'une de ces croix que Dieu lui impose par la constitution physique même qui lui a été donnée. Il sort de sa solitude et de son moi. Soutenu, poussé par l'amour de Dieu, il exerce la charité fraternelle. Ses qualités peuvent alors se révéler. Délicat et pitoyable à autrui, il sait consoler, relever, ceux qui sont affligés, découragés, tombés. Plein de tact, il sait par quel lied prendre les âmes. Généreux, il sait se dévouer, se donner. Intelligent, il sait voir de loin, prévoir, semer des idées fécondes, suggérer, sinon réaliser, des entreprises utiles à tout un pays. C'est dire que ce tempérament, lui aussi, quand il a dompté ses défauts, est capable de bienfaits à l'égard de ses frères, de sa patrie, peut-être de l'humanité

Le mélancolique est un lent ; la lenteur de la réaction est notée comme une des caractéristiques de ce tempérament.

Il est lent dans sa pensée ; les associations se forment lentement ; les idées se lient lentement en jugements et en raisonnements ; il réfléchit et compare longuement avant de se prononcer.

Il est lent dans sa parole et son langage ; il cherche ses mots, suspend sa phrase, ou la reprend ; il craint de ne pas trouver et prononcer le mot propre, l'expression délicate, qui se moule aux nuances de sa pensée ; il revient sur ce qu'il a dit pour le préciser. Il a de la répugnance pour le lieu commun, le banal, le déjà dit. Ces dispositions, jointes à la lenteur de sa pensée, l'empêchent d'improviser. Il n'est pas bavard, il est plutôt taciturne ; il écrit mieux qu'il ne parle.

Il est lent à se décider. Il examine longuement ce qu'il veut faire, pèse le pour et le contre ; penche-t-il d'un côté, les raisons opposées lui paraissent grandir et devenir énormes. Il balance et lanterne. Il remet à plus tard sa décision ; et, une fois qu'il s'est décidé, il remet à plus tard l'exécution. A force d'analyser un acte dans ses motifs, dans ses conséquences, dans ses difficultés, il devient presque incapable d'agir.

Il est lent dans son travail. Il travaille bien ; ce qu'il présente est solide, fini, personnel, quand il ne s'est pas découragé auparavant. Mais il ne faut pas qu'il soit pressé, ni qu'il soit émotionné, car alors il s'embrouille, s'énervé, bâcle ou laisse son ouvrage en plan. Le résultat de son effort varie selon la tonalité de sa sensibilité et la tension de ses nerfs.

Le mélancolique, et c'est son principal défaut, est de mauvais caractère ; s'il n'est pas corrigé, il peut devenir fort désagréable à son entourage et faire injustement souffrir ceux qui doivent vivre dans son intimité.

Il perd facilement confiance en autrui, et pour des riens. Ses supérieurs paraissent lui en vouloir, être pleins de préventions contre lui, injustes et malveillants. Des inattentions, des réprimandes de minime importance sont amplifiées étrangement. Il amasse chacune de ces vétilles, les ressasse en son cœur et s'emplit d'aigreur et de ressentiment. Il grogne contre tout. Les mesures collectives ou particulières les plus justifiées sont détournées de leur directe signification, commentées et déformées, non ouvertement, mais sournoisement. Et si ses plaintes ou ses remarques ont quelque fond de vérité, il dépasse toujours singulièrement la mesure. Il répand dans un groupe un esprit de résistance sourde et d'obscur révolte.

Il est rancunier. Il garde fidèle souvenir de tout ce qui l'a meurtri. La première blessure n'est qu'une égratignure ; mais il y revient sans cesse ; il y ramène tout ce qui, par la suite, le fait souffrir ; il envenime à plaisir sa plaie vive. Il en résulte un état chronique d'endolorissement de l'âme qui, renfermé, se transforme en âpre rancune, en féroce antipathie, en haine virulente. Il ne peut ni voir les personnes à qui il en veut, ni leur parler ; leur nom même le fait blémir. Il a des tentations de vengeance, et, s'il n'y donne pas suite, c'est à cause de son irrésolution et de la fragilité de son vouloir. Mais il arrive que son cœur se décharge d'un coup ; on s'étonne alors de la violence de ses paroles ou de ses actes.

Il est volontiers soupçonneux ; il sonde les intentions ; il interprète les gestes, les actes et les omissions ; il tourne en mal les démarches les mieux intentionnées ; il attribue une importance exagérée à des paroles banales, à des oublis sans conséquence, à des procédés manquant de délicatesse. Il rumine ces prétendus affronts, tombe dans la tristesse, dans de sombres obsessions, dans la manie de la persécution, ce qui peut le conduire à la folie. Il soupçonne vite qu'on lui en veut ; il craint qu'on essaie de le jouer, de le « rouler », qu'on abuse de lui et qu'on

le trompe. Cette défiance coupe les accès de générosité qu'il aurait, gâte la tendresse dont son cœur est parfois tout plein.

Il voit tout en noir ; il gémit donc beaucoup, en quoi il est fort à charge à ceux qui doivent vivre autour de lui. Il se plaint de la méchanceté des gens, du malheur des temps, du regain des mauvaises mœurs ; ses prédictions sont régulièrement catastrophales. Revenant sur lui-même, il ressasse les rebuffades et les humiliations qu'il a dû endurer, les insuccès qu'il a éprouvés, les injustices imaginaires ou réelles qu'il a dû subir, d'où des récriminations sans fin, des allusions venimeuses, des accusations sans fondement. Il peut rendre la vie insupportable à sa famille, à son conjoint en particulier, par ses soupçons, ses jalousies, ses scènes grotesques ou tragiques, après quoi il se repent et se ronge le cœur de honte et de remords, pour recommencer dans peu de temps.

Voici enfin une manie qu'on rencontre souvent chez lui : celle de s'occuper activement des défauts et des fautes d'autrui, de ce qui lui déplaît en eux, des niaiseries souvent, toujours de ce qui ne le regarde pas. Il en conclut qu'il doit faire, gratuitement et sans en avoir autorité, remarques et observations à son prochain sur sa conduite. Comme il s'indigne des écarts et des injustices qu'il constate, il se croit chargé de redresser les torts et n'épargne pas les semonces réformatrices. Il songe longtemps à ce qu'il va dire et comment il le dira ; mais au moment de s'exécuter, il s'embrouille et formule son blâme avec tant de maladresse ou de circonlocutions obscures qu'on se fâche ou qu'on se demande ce qu'il a voulu dire. Il irrite ainsi son entourage sans le corriger.

Les mélancoliques, revêtus d'une fonction qui les oblige à surveiller, réprimander ou punir leurs inférieurs, remplissent généralement leur tâche d'une manière malhabile. Ils y réfléchissent longtemps à l'avance, s'énervent, et, le moment venu, font leurs observations tantôt d'une façon obscure, générale, qu'on ne comprend pas ou qui ne porte pas, tantôt en des termes exagérés et blessants. Comme l'exercice de ce devoir leur est fort pénible, ils le remettent de jour en jour ; entre temps, le désordre s'établit, devient presque légal, grâce à un silence que l'on interprète comme un consentement tacite ; il devient alors difficile à réprimer. Au lieu d'encourager leurs subordonnés, les jeunes gens surtout, ils envisagent comme des offenses personnelles leurs étourderies, leurs manquements, leurs facéties ; ils se fâchent ; ou bien ils les agacent par leurs manies soupçonneuses, qui les font taxer de fourberie et de déloyauté, par leurs remarques fielleuses, souvent par des préventions parfaitement injustifiées. Il en résulte des conflits sans cesse renaissants d'abord, puis, de guerre lasse, un état permanent d'hostilité, de résistance plus ou moins passive et de mauvais esprit.

Il est difficile de corriger ce tempérament, non seulement parce qu'il est rétractile et claquemuré, mais parce qu'il ne se manifeste nettement qu'assez tard, vers la fin de la jeunesse. L'enfant de tempérament mélancolique n'est nullement mélancolique au sens courant du mot. Il est, au contraire, joyeux, aimable et charmant. Mais sa joie n'est pas bruyante ; ses jeux sont tranquilles ; il est modeste et pacifique ; il laisse volontiers ses camarades organiser les parties et les diriger ; il se plie de bon gré aux caprices de tempéraments plus prompts et plus vifs ; il est affectueux et même câlin. Les écoliers mélancoliques sont distraits, rêveurs, grands lecteurs ; ils sont assez inégaux dans leur travail, mais intelligents, originaux, précoces dans les idées et les affections. Ce n'est que plus tard, après l'adolescence, et même après la jeunesse, que se manifeste leur caractère difficile, à la stupéfaction de ceux qui pourtant se flattaient de les parfaitement connaître.
